

## CORPS/GROUPE RÉCIPROCITÉS IMAGINAIRES

RENÉ KAËS

Le lexique, l'art, le jeu et le rêve témoignent d'un rapport analogique fondamental entre l'image du corps et la figure du groupe. Il s'agit toujours de suggérer, de dire ou de tenter de réaliser cette coïncidence imaginaire ou cette relation symbolique entre cette double appartenance sémiotique du corps, des membres, de la tête (du chef), de la cellule, des organes. Ce sont là des mots et des choses par lesquelles sont représentées la groupalité de l'image du corps et la corporéité de l'image du groupe.

En deçà des mots, une équivalence maintenue dans l'inconscient établit la réciprocité des espaces et des objets du corps avec ceux du groupe. Cette équivalence s'établit dans l'indistinction primitive du corps maternel, du corps propre et du groupe familial : corps groupaux étayés les uns sur les autres, emboîtés les uns dans les autres, sans que les relations de contenance soient fixées dans un ordre définitif. Le corps maternel, *a fortiori* si, comme dans les Vierges ouvrantes de la Renaissance, il est virginal, contient le corps familial qui contient le corps propre. L'enveloppe se retourne avec ses contenus, transformables à leur tour en contenant.

C'est pourquoi l'image du corps comme groupe se retourne dans l'image du groupe comme corps. Le groupe est le double du corps. Leur trait commun est de fournir les fondements narcissiques de l'identification, et ce jeu d'équivalence ou d'équation est fondamental pour le transfert, dans le groupe, du narcissisme et des identifications qu'il soutient.

Je voudrais articuler ce double rapport, pointé par D. Anzieu dès ses premiers écrits sur le groupe, en développant dans cet article des propositions que j'avais avancées dès mes premières recherches sur la représentation de l'objet-groupe<sup>1</sup>. Je proposerai d'abord une présentation de l'image du corps comme groupe : c'est l'une des figures majeures de ce qui en nous est groupalité. Cette approche groupale du corps conduit à envisager comment nous faisons groupe avec notre corps. En second lieu, j'essaierai d'analyser les figures du corps dans le groupe, à travers l'espace et le vécu corporels du groupe et en examinant les métaphores du corps et de l'esprit de corps dans les groupes. J'explorerai enfin quelques voies de recherches à propos du destin du corps dans les groupes.

## L'IMAGE DU CORPS COMME GROUPE

### Le lieu de l'association originnaire

Que le corps soit groupe, l'image religieuse ou profane, la peinture et la sculpture, l'art ancien et l'art contemporain l'attestent. L'image du corps est groupe parce que le corps est le lieu et l'enjeu des étayages pulsionnels et de leurs mouvements de liaison-déliaison, de la relation d'objet, parce qu'il est le corps fantasmé, le corps du désir, le corps imaginaire et le corps symbolique. Le corps est l'enjeu de la relation d'objet la plus primitive, de l'incorporation, et de la relation d'objet la plus apte à soutenir l'ordre symbolique. Incorporation : ce mot est groupal. Le corps est le lieu de l'association originelle : entre le père, la mère et les enfants que, fantasmatiquement, l'un ou l'autre portent. Bien avant M. Tournier, G. Groddeck a formulé cette idée fondamentale que « l'être humain est trinité constituée par l'homme, la femme et l'enfant » (Groddeck, 1971, p. 237), et que le désir de portage (Winnicott dirait *holding* là où Tournier écrit phorie) leur est commun<sup>2</sup>.

### Le corps et l'être : une société (Empédocle, Groddeck)

Dans son essai de phénoménologie de l'homme archaïque, C. Rannoux expose comment la doctrine empédocléenne présente une conception mythique de l'homme-groupe : pour Empédocle, l'homme est une collectivité de membres. L'Amour est la force qui rassemble les membres chéris, et la chose divine n'est donnée que dans leur rassemblement. Le combat fondamental entre les forces de

---

1. Notamment dans *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976, aujourd'hui épuisé.

2. A propos de la phorie et de l'organisation trinitaire de l'être humain, cf. M. Tournier, spécialement *Le Roi des aulnes*, *Les Météores*, *Le vent Paraclet*, Paris, Gallimard.

dispersion et les forces de rassemblement caractérise la structure de l'homme.

L'idée que le corps est société est centrale chez G. Groddeck ; non seulement société mais, comme chez Empédocle d'Agrigente, l'être-même de l'homme. G. Groddeck — R. Lewinter l'a admirablement souligné — fait du ventre humain le centre d'où rayonne, par agrégation, la société corporelle : le corps, mais aussi l'être humain, est « société d'organes, entités psychophysiques simultanément indépendantes, considérées par rapport à elles-mêmes, en tant que tout et dépendantes, considérées par rapport aux autres, en tant que partie » (Lewinter, 1971, p. 211).

Le ventre est le centre où s'agrège et rayonne la société corporelle : les Vierges ouvrantes de la Renaissance illustrent précisément ce propos, je l'ai montré avec la Vierge de Morlaix (Kaës, 1985). Celle de Kaysersberg, en Alsace (XIV<sup>e</sup> siècle également) « contient » un groupe différent : sur la face interne de chaque vantail, un ange majestueux aux ailes déployées est peint ; il tient une navette et un encensoir. Une hostie crucifère est représentée sur la partie centrale et un reliquaire (un bois cylindrique creux) est disposé sous la gorge de la Vierge. L'Enfant-Jésus (la statuette a disparu) était représenté endormi dans le sein de sa mère.

### Le corps maternel

Hors de toute référence explicitement religieuse, la peinture contemporaine propose elle aussi une image du corps comme groupe. Le tableau de Niki de Saint Phalle, *La naissance rose* (1964), représente un immense corps maternel lui aussi ouvert sur son contenu congloméré : bébés de celluloid, avions, animaux sauvages, araignées, poulpes, masques, fleurs, agglutinement de coquillages et de jeunes bêtes dans une masse de cheveux et d'objets hétéroclites... Cette représentation du corps-groupe peut se lire selon les perspectives proposées par Melanie Klein au sujet des fantasmes infantiles concernant le contenu du corps maternel : des enfants-pénis ou des enfants-caca qui s'entre-déchirent ou forment une masse compacte et indifférenciée<sup>3</sup>. Un autre peintre contemporain, Jacques Van den Bussche, représente des groupes amiboïdes dont les éléments fusionnent en un immense corps : quelques têtes, quelques membres sont,

---

3. Entre ces deux représentations du corps comme groupe, des différences considérables peuvent être invoquées : de finalité, d'inspiration, d'origine. La représentation religieuse, d'ailleurs, ne s'épuise pas dans les Vierges ouvrantes, à considérer l'extraordinaire rapport des correspondances entre le corps et le groupe dans la christologie, la mariologie et l'ecclésiologie chrétiennes : mystère trinitaire, incarnation, corps mystique, rassemblement des corps ressuscités pour le Jugement dernier, parabole du Corps du Christ comme Eglise, etc. Quelle autre religion a donné du groupe et du groupement une telle représentation ? Du divin comme société ?

tels ceux de l'Hydre, les appendices communs. Ces corps fondus et confondus, larvaires et protéiformes, figurent l'unité organique première, toujours menacée de morcellement ou de dédoublement, que seule l'unité du tableau et du cadre maintient dans un espace limité. Figurations-limites, où l'on ne sait plus où est le corps et quand commence le groupe. Une même enveloppe, un même contenant les tient ensemble.

### Peau de groupe, corps tatoués

Peau du corps, peau du groupe : une recherche jadis menée sur la représentation du groupe dans la peinture, la photographie, le dessin des enfants et la publicité, m'a convaincu de l'importance de la peau commune du corps et du groupe<sup>4</sup> : le vêtement, en particulier, est une sorte de sur-peau contenant l'enveloppe individuelle corporelle et psychique. Il ne s'agit pas seulement d'une peau sociale, mais aussi d'une peau contenant et emblématique pour chaque peau : « Le vêtement du groupe, sa peau est le contenant, l'enveloppe de l'existence groupale. Hors de cette peau et des identifications pelliculaires qu'elle organise, pas de salut » (Kaës, 1974). En effet, sans peau, sans enveloppe, pas d'identification possible, au double sens du terme : pas de signe identificatoire ou identitaire, pas d'empreinte, pas de masque — tous les écorchés se ressemblent ; et pas d'espace de transit et des transformations des objets, entre le dedans et le dehors. Le concept de Moi-peau, que D. Anzieu propose à cette même époque (1974), souligne cette fonction délimitative de la peau.

A propos de Frankenstein et de son monstre, J. Darras (1985, p. 9) écrit : « L'inachèvement dermique, qui laisse voir le fonctionnement de ses organes à travers l'écran incomplet de son visage, le soustrait en permanence à l'identification ». Il en naît ce premier personnage sans état civil de toute la littérature et, souligne Darras, cette confusion qui l'apparente à son auteur. Les dessins d'enfants donnent d'un personnage la figuration d'un corps-groupe. Ainsi, un enfant de dix ans représente non sans humour un général de corps d'armée, dont les décorations et les parements d'uniforme, la poitrine, les manches et le képi sont constitués par une myriade de soldats. Il effectue ce dessin alors que sa mère attend un enfant.

Le corps tatoué porte non pas sur mais dans la peau, la marque groupale. Dans une thèse remarquable, M. Bépoix (1979) a souligné que cette incorporation, dans la peau profonde, des signes les plus singuliers avait un sens pour le groupe et dans le réseau de reconnaissance du groupe. J'avais été frappé, dans ma propre recherche, par les similitudes des tatouages que portaient les membres d'un village africain et des motifs qui emblématisaient les cases de ce village. Ce que

4. Les résultats de ces recherches ont été publiés dans *L'appareil psychique groupal* (1976).

la thèse de Bépoix montre abondamment, c'est le tatouage de groupes, amicaux, héroïques, religieux ou familiaux, dans la peau de certains sujets. Littéralement, il s'agit d'en avoir plus d'un autre dans la peau.

### La main-groupe

La main est probablement une des premières représentations corporelles du groupe comme organisation articulée comportant des singularités et formant une unité. Si je n'avais eu quelque motif personnel d'y penser, le vocabulaire et le folklore m'en auraient suffisamment averti, dès les chansons de nourrice qui disent et miment ce groupe corporel : devant le nourrisson et sa mère, les mains dansent, celles de la mère et celles de l'enfant, sur le thème du *Fort ! Da !* : « Ainsi font, font, font, les petites marionnettes, trois petits tours et elles s'en vont ! ».

Les doigts, dans leur identité singulière et leur solidarité, offrent les personnages et l'intrigue de maintes histoires : « Celui-là est allé au bois, celui-ci a vu le loup, celui-là a eu peur, celui-là s'est sauvé et celui-ci, le petit, a fait kirikiriki ! ». On touche chaque doigt, même et autre, et l'on rit du dénouement qui soulage le petit. On enchaîne sur le Poucet, ou sur quelque morale : « Unis comme les doigts de la main », ou : « Regardez mes mains travailler, chacune fait son petit métier ». Pour faire groupe, la main est articulée de plusieurs façons : elle fait le lien entre le dehors (les objets) et le dedans (la bouche et les creux du corps), le distal et le proximal ; elle est lien et jointure, elle noue, échange, prend et donne, embrasse et délie ; elle est maintenance, support double de l'embrassement mutuel, contenance, creux et volume quand elle se joint à l'autre elle-même ; elle est un-multiple, partie et totalité. Pour cela, elle se prête à la représentation anthropomorphique du groupe uni, différencié et solidaire.

La main est aussi la représentation — absence niée et affirmée — de l'Autre : main de l'auto-érotisme, de la masturbation, de l'auto-enlacement. Le mime le sait, qui de ses deux mains peut « faire » illusion de plusieurs personnages simultanés. Une observation faite par I. Hermann, au sujet de l'automutilation rituelle de la main (ablation d'une phalange par exemple), est à cet égard éclairante : l'automutilation correspond à la perte d'un membre de la famille. L'exemple atteste de cette double correspondance — par le rite et par le lexique — entre l'image du corps et celle du groupe.

Cette aptitude de la main « pleine de doigts » à faire représentation d'un groupe tient à une double caractéristique : c'est dans le champ visuel du nourrisson, l'objet mobile par lequel s'articulent progressivement, jusqu'à la phase du miroir et son précurseur dans le regard de la mère, les différentes parties du corps, et d'abord la bouche et le pouce comme substitut du sein. Elle est, dans l'espace,

l'organe de l'agrippement, de la préhension et du contact, appareil d'emprise ; elle est, dans l'espace de la représentation, le support privilégié de la symétrie (les deux mains s'opposent en deux sous-groupes ou en deux « individus », s'emboîtent réciproquement, s'associent, se dissocient), de la métonymie (la main est l'individu) et de la métaphore (... comme les doigts de la main) de l'union (sexuelle) et de la castration (coupure du doigt). Les mains parlent : mains partenaires du ventriloque, doigts prolongés par des marottes ou soutenant des marionnettes. La main et ses doigts sont agents et figures de la médiation.

### **Le corps histrion**

Faire groupe avec son corps, être multiple avec l'un, donner l'illusion du pluriel et le masquage du singulier, c'est le rêve de l'homme-orchestre, de l'homme-chorale, du mime, du comédien, de l'hystérique. Pour chacun (de nous), le corps se prête à ce jeu de dérive perverse (il est ce qu'il n'est pas, et n'est pas ce qu'il est), parce qu'il est l'enjeu premier de la saisie de soi à travers la saisie d'une image et le dépassement d'un morcellement. La pluralité des personnes psychiques a pour base et pour limite, dans la jouissance et la douleur, la pluralité des corps imaginaires que notre corps, en son « âme » hystérique, incarne.

Notre corps incarne nos groupes internes par le truchement de ses identifications. Les exemples abondent qui vont de l'homme-orchestre à l'homme-caméléon, du clown à l'imitateur, du mime au comédien. Le spectacle réunifie, devant la groupalité de l'Autre, ce corps histrion qui se déploie, au risque de se perdre, dans le miroir. Corps spectaculaire, spatial. Il est un autre corps multiple, diffracté et successif, celui de la réincarnation qui toujours affirme le désir d'être dans l'espace et plus encore ici dans le temps, un groupe déployé de soi-même, éternel.

### **Hypothèses sur la formation groupale de l'image du corps**

Le moi est corporel, soit. Qu'il soit groupal, comme je le soutiens, est pour une part fondé dans ce que le corps est groupe. L'image du corps se construit sur une double dérivation : par étayage de la pulsion sur les besoins corporels vitaux, par étayage du Moi sur les zones corporelles investies par la pulsion et sur les expériences psychiques intersubjectives premières associées à ces étayages. L'image du corps se construit simultanément et corrélativement avec le Moi et le lien intersubjectif.

La clinique des états psychotiques apporte une contribution importante à l'analyse de l'image du corps comme groupe. Les travaux décisifs en ce domaine sont ceux de G. Pankow. Depuis de nom-

breuses années (1956) et à plusieurs reprises, elle a souligné que l'image du corps est le fondement des relations entre la partie et le tout, entre l'enveloppe et le noyau, entre l'unité et la pluralité, entre la continuité et la séparation : ce sont là, notons-le, des relations qui s'appliquent à la forme (*Gestalt*), à la structure et à certaines fonctions (organisatrices, différenciatrices) du corps et du groupe. G. Pankow (1977) définit l'image du corps par deux fonctions fondamentales qui sont des fonctions symbolisantes, c'est-à-dire des fonctions qui permettent d'abord de reconnaître un lien dynamique entre la partie et la totalité du corps (première fonction fondamentale de l'image du corps), et ensuite de saisir, au-delà de la forme, le contenu et le sens même d'un tel lien dynamique (deuxième fonction fondamentale de l'image du corps). G. Pankow parle de fonctions symbolisantes pour souligner que chacune de ces deux fonctions vise une règle d'échange, une loi immanente du corps qui est donnée par la fonction fondamentale de l'image du corps. Sur ces bases, elle tente de montrer comment le schizophrène est aliéné par les troubles du corps vécu de ses parents, et elle introduit la notion non analogique de « corps familial », notion très proche de celle de R. Laing lorsqu'il parle de « famille », et capable de rendre compte des processus psychiques en jeu dans l'automutilation rituelle de la main lors du deuil.

W.R. Bion, pour définir le noyau psychotique du psychisme, a eu recours à l'image de l'homme-groupe ; à sa suite, de nombreux auteurs ont montré comment le recours à la technique groupale de psychothérapie se justifie par la nécessité pour le psychotique de vivre, par le moyen du groupe, cette tension entre la dispersion et le rassemblement, entre l'éclatement interne et l'introjection unifiante des parties projetées sur les membres du groupe, c'est-à-dire sur des objets et des rôles instanciels groupaux.

Dans son livre ultime, M. Merleau-Ponty (1964) écrit : « Il faut qu'avec mon corps se réveillent les corps associés, les "autres", qui ne sont pas mes congénères, comme dit la zoologie, mais qui me hantent, que je hante, avec qui je hante un seul Être actuel, présent, comme jamais animal n'a hanté ceux de son espèce, son territoire ou son milieu ».

J'espère avoir établi que l'image du corps est formée comme un groupe interne, et qu'elle se prête à la figuration de celui-ci. Le corps, comme image, est représentation et mémoire du corps du désir, des désirs : le corps en son image, pour le sujet et pour l'Autre, est société de désirs et de craintes, d'attirances et de répulsions. Il est d'abord association de son propre désir de soi, autorassemblément érotique. Il est association de désir du corps de l'Autre, dans le corps maternel. Il est association/dissociation, condensation/diffraction : solitude, perte, manque, angoisse, asocial jusqu'à être sans nom, sans identité, sans être, radicalement autre et séparé. C'est probablement

sur la base de cette expérience douloureuse que la groupalité psychique de l'image du corps s'inverse et se retourne dans l'image du groupe, corps sans défaillance, éternel, asexué, immortel.

## LE GROUPE ET LES FIGURES DU CORPS

### Etre et faire corps

La représentation du corps comme groupe manifeste le plus souvent, dans le vœu d'être-corps-avec, la recherche d'une garantie contre l'angoisse impensable de n'être pas, de naître pas. Corrélativement, la représentation du groupe comme corps révèle l'angoisse d'être une partie détachée du corps groupal, d'être par lui étouffé par ses tentacules accaparantes, retenu prisonnier dans ses cavernes, d'être dévoré, englouti et digéré par ses bouches innombrables, sidéré par ses yeux fascinants. Toutes les parties du corps peuvent être à un moment ou à un autre les supports de la représentation de l'objet groupal : bouche, estomac, sein, ventre, anus, pénis. C'est ce que montrent les analyses des représentations du groupe qui circulent entre les membres du groupe. Il s'agit alors d'inventer l'unité du corps contre le morcellement et la dislocation, l'omnipotence et l'incorporation contre les pertes de soi, du corps, de l'espace et du groupe. L'identification narcissique est le processus de cette reconstitution d'une unité constamment menacée par les dangers internes et externes que recèle le début de l'existence corporelle. Faire corps, c'est donner une forme à l'existence du corps menacé de morcellement, pour l'unifier. Etre corps, c'est incorporer et s'incorporer : c'est réaliser une agrégation intériorisée et incorporative d'un corps premier, incertain, protoplasmique, où les limites de l'intérieur et de l'extérieur sont encore mouvantes, les différenciations dans la structure de l'espace à peine esquissées. Les tableaux et les dessins de J. Van den Bussche représenteraient cette étape de l'embryologie groupale.

L'exemple d'un psychodrame vient préciser ce propos. Lors d'un séminaire de formation, un thème de jeu est proposé dans un petit groupe : faire un corps commun ; chacun serait une partie de ce corps groupal. En effet, l'un fit le cœur, l'autre l'œil, un autre la bouche, le sein, l'anus... L'une des psychodramatistes joua la peau contenant les différents organes. Dans le jeu, elle parlait des zones érogènes, les mettait en relation les unes avec les autres, soulignait que les différentes parties du corps étaient en bon état. Les associations induites se développaient dans une tonalité légèrement maniaque : le « sein » disait avoir toujours eu une position « en pointe », mais il était mis en garde contre le vieillissement. L'« anus » disait à l'« œil » qu'il ne pouvait pas le voir, etc.



Lorsque ce psychodrame me fut rapporté au cours du séminaire, j'ai été sollicité par ce qui se produisait alors dans le séminaire lui-même, dans le petit groupe et dans l'équipe des psychodramatistes. L'hôtellerie de l'établissement dans lequel se tenait ce séminaire était défectueuse, le cadre et l'ambiance peu agréables et mal supportés. Une partie de notre équipe était touchée dans son corps par des somatisations diverses (maux de tête, rhume, enrouement) et s'était munie de différents baumes et analgésiques ; ensemble cependant, nous passions des soirées en ville fort agréables, nous prémunissant toutefois contre les effets des excès de table : l'estomac et le ventre devaient contenir et digérer. Dans le petit groupe, deux participants inquiétaient les psychodramatistes : l'un d'eux notamment avait éprouvé une très forte angoisse après une scène de psychodrame en séance plénière, au cours de laquelle les psychodramatistes avaient été invités à tomber dans un trou. Le jeu du faire-corps prend alors d'autres significations, une fois rapporté à l'espace intertransférentiel.

### L'agglomération

L'angoisse, le mal-être de l'intrusion, le défaut de la protection poussent à tenir ensemble, à faire-corps, à s'agglomérer. La littérature, le mythe, le conte abondent dans ces représentations.

J. Giono, dans *Colline*, décrit cette agglomération : « Cette apparition du chat les a de nouveau agglomérés dans la peur. Depuis la courte dispute de Jaume et de Maurras, ils ont vécu, tous les quatre, complètement détachés les uns des autres [...] Mais cet égoïsme, en les isolant, leur a rendu le souci de la terre, les a séparés de la grande peur et ils ont été sur le point de renaître [...]. Et puis le chat est venu [...]. Désormais, ils sont liés, tous ensemble, jusqu'à la fin [...]. Ils ne sont plus qu'un grand corps qui a peur ».

Dans les deux pages qui décrivent le retour de la panique, Giono montre remarquablement comment le groupe-corps protège les hommes de la peur et les maintient dans la peur. Par la séparation, ils s'individuaient ; de nouveau, ils se regroupent dans un corps commun. Il est question du corps à deux reprises dans ce passage : pour parler du groupe aggloméré, et pour parler du « corps terrifiant de Maris ». De s'en être éloigné ne suffit pas à l'abolir. C'est ce corps de femme-mère qui revient dans la figure du groupe et du chat.

La soudure du groupe dans une unité vitale pour la survie et l'attaque est le thème d'un conte des frères Grimm, *Les sept Souabes*<sup>5</sup>, dans lequel les héros provisoires sont embrochés sur une gigantesque pique qui les protège contre l'attaque pénétrante d'un fantastique pé-

5. Un autre conte des Grimm, *Les musiciens de Brême*, développe un thème analogue. Cf. « Le conte et le groupe », dans : R. Kaës et al., *Contes et divans*, Paris, Dunod.

nis maternel. Ils meurent tous en plongeant dans l'eau amniotique de la Moselle.

Etre corps, c'est renforcer la soudure contre les failles des groupes internes, que le groupe colmate ; faire corps, c'est engager un procès de lutte contre l'anticorps, l'ennemi projeté à l'extérieur et contre quoi garantit la ré-union, organisée sous l'égide et la tutelle d'un Idéal : chacun ne peut prendre place dans un tel groupe-corps que parce qu'il investit son corps comme groupement des « membres chéris ».

### **Etre-faire le corps maternel**

La référence fondamentale de l'image du corps dans le groupe est le corps maternel, partie ou totalité. Je l'ai souligné à propos des tableaux de Niki de Saint Phalle et de J. Van den Bussche ; les Vierges ouvrantes sont des corps-groupe et des groupes-corps : ce sont des corps maternels. Les dessins du groupe chez les enfants et les préadolescents ont souvent pour cadre symbolique une enceinte, une voiture ou un objet spatial (Kaës, 1976). Les fantasmes intra-utérins organisent de telles représentations tantôt paradisiaques, tantôt infernales. Le thème le plus fréquent des récits qui y sont associés est celui du retour du groupe en ces utopies que sont les bateaux et les îles, paradis de l'enfance prénatale. Ce thème parcourt toute la littérature romanesque. Il constitue la représentation centrale des systèmes utopiques de la Renaissance : construire l'utopie, c'est restaurer et contrôler le corps maternel et ses contenus, circonscrire les barrières protectrices contre les agressions et le mal extérieur. Le corps maternel est à la fois coextensif à l'espace du groupe, objet du désir d'être en groupe pour participer à cette réincorporation (Kaës, 1996).

Précisément, un roman de M. Pons, *Rosa*, peut être considéré comme le premier roman surréaliste de groupe-fiction. M. Pons raconte l'histoire d'une escouade de militaires qui, au grand dam du comte-colonel-père du régiment, se réincorporent dans le large et accueillant ventre de la tavernière de la garnison. Mais quelle réincorporation pour des soldats, dans cet intérieur doux, confortable, nourricier, humide et translucide, aux couleurs de violette et de rose ! *Rosa* est l'antithèse climatique, psychologique et sociale des austères utopies philosophiques : ici tout est ordre et contrôle, vigilance guerrière, volonté de sauver le monde par un message paranoïaque, là tout n'est que volupté, plaisir, apaisement, nonchalance. Si le groupe est un rêve, le retour au corps plein et rond de la mère est le rêve par excellence. Un rêve qui se termine en cauchemar : à la fin de *Rosa*, le ventre de la généreuse tavernière rempli de bébés-soldats explose d'une charge de dynamite portée en son centre par le poète-libérateur, afin de mourir dans ce retour à la vie. Cette fin est habituelle. Comme l'aventure des héros de *L'île* (R. Merle), le retour au groupe-mère-nature finit mal dans le roman de G. Duhamel, *Le désert de Bièvres*.

Non seulement la pensée se perd dans ces espaces clos, mais aussi les corps et le groupe-corps, comme chez ces *Naufragés de la rue Providence* que réunit l'Ange exterminateur du film de L. Buñuel.

Il serait vain de multiplier les exemples : le corps maternel est le paradigme fondamental de la représentation du groupe ; sa repossesion et son partage les enjeux principaux de l'existence groupale ; son intériorisation une forme élémentaire du groupe du dedans ; son exploration et sa connaissance les ressorts fantasmatiques les plus puissants de l'intérêt pour le groupe.

Comme j'ai postulé, pour l'appareil psychique, une série de dérivations liées à l'étagage multiple, j'ai souligné à plusieurs reprises quelques aspects du statut du corps dans l'appareil psychique groupal qui, précisément, manque d'un corps. Ce manque s'exprime à travers le recours permanent à ce que J.E. Schlanger (1971) appelle les métaphores de l'organisme, et notamment à travers l'importance de l'imagen corporelle. C'est ainsi que le groupe est représenté comme un corps uni ou divisé ; il est composé de membres, de chef (tête), de cellules ; il dispose d'un esprit (l'esprit de corps) : l'idéologie. Ce lexique corporel du groupe apparaît dans les métaphores les plus anciennes de la pensée philosophique, religieuse et politique : chez Empédocle et Platon, chez saint Paul, chez Menenius Agrippa. Le corps est la métaphore privilégiée pour penser, dans l'espace interne comme dans l'espace intersubjectif, l'union et la division, la cohésion et le démembrement, l'amour et la haine (D. Anzieu, 1996).

Construire un groupe, c'est se donner mutuellement l'illusion métaphorique et métonymique d'un corps immortel, indivisible, pur esprit, donc tout-puissant. Le groupe se construit comme prothèse et vicariance du corps soumis à la division et à la mort. La métaphore de l'organisme, soutenue par le fantasme du groupe-corps, calme l'angoisse de la scission du sujet, et l'angoisse plus profonde encore d'être sans assignation, sans existence dans le désir d'un autre. Toutefois, un tel fantasme est aussi une dénégation de la différence entre le sujet singulier (assurément un singulier pluriel) et le groupe.

Réciproquement, je l'ai rappelé, certains théoriciens du corps ont représenté celui-ci comme groupe : le corps est une *société* d'organes. Les exemples ne manquent pas, dans la peinture ou la littérature, de représentations du corps comme groupe. Cette réversibilité de la métaphore installe un champ de tension dans l'entre-deux où l'on passe du corps au groupe et du groupe au corps : tension qui définirait l'espace paradoxal dans lequel se construit le psychisme même, et qui désigne, ici encore, cette probable hypothèse relative à l'étagage multiple de la psyché. En outre, cette équivalence place le narcissisme au centre de la problématique et du corps et du groupe<sup>6</sup>.

---

6. Cf., sur ce point, les travaux d'A. Missenard (1976) sur le narcissisme dans les groupes, et sa contribution dans : R. Kaës et al., *L'analyse transitionnelle*, Paris, Dunod, 1979.

## Les métaphores du corps social

Le rapport narcissique, spéculaire, du corps et du groupe soutient l'usage métaphorique de leurs relations lorsqu'il s'agit de représenter, d'identifier ou de symboliser le corps social. Corps et groupe offrent à la pensée une *Forme*, un objet et une structure, un ensemble de fonctions relationnelles et hiérarchiques, à travers lesquelles peut être figurée l'opposition entre deux figures qui hantent l'esprit humain : le naturel et l'artificiel, le vivant et l'inerte, et surtout le rapport entre la partie et l'ensemble, la dispersion et l'unité. La tradition de cette métaphore est bien ancrée. Tradition ontologique, politique et religieuse, que le Moyen Age cultivera dans sa conception du sacré dans l'espace construit, et que le XIX<sup>e</sup> siècle, s'ouvrant à l'espace social, exprimera à travers une laïcisation du vivant, dans l'idée d'une physiologie sociale (Comte, Proudhon, Spencer).

L'ouvrage de J. Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, éclaire remarquablement cette question. La thèse de l'auteur est que si de telles métaphores sont utilisées pour penser les « organismes sociaux », c'est que le langage organiciste exprime un problème réel en tentant de décrire l'individualité des phénomènes observés. « Il existe, écrit-elle, des zones de faits, et plus encore des relations d'idées que nous ne savons pas rationaliser autrement qu'en fonction des catégories de totalité et de développement organique [...]. Il y a des champs qui ne nous sont pas pensables, ou pas encore pensables, hors des catégories de l'organisme et hors de la discursivité propre qui les relie ». Mais elle indique aussitôt que « cela même qui ne saurait s'exprimer autrement qu'à l'aide de notions organiques, souvent les notions organiques l'expriment mal. Souvent l'image pèse sur l'intention, et les facilités de la métaphore piègent la partie rationnelle du propos. Les évidences de la représentation font tort à la clarté du sens. De sorte que cette formulation indispensable est souvent une mauvaise formulation » (Schlanger, 1971, p. 134).

## Corps politique et corps organisé chez Jean-Jacques Rousseau

J. Schlanger en propose l'exemple chez Rousseau, à propos de son article « Économie politique » de *L'encyclopédie* de 1755. Dans ce texte, Rousseau utilise la métaphore du corps vivant pour décrire et penser le corps politique : « Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant et semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête ; les lois et les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs et siège de l'entendement, de la volonté et des sens, dont les juges et les magistrats sont les organes ; le commerce, l'industrie et l'agriculture sont la bouche et l'estomac qui préparent la subsistance commune ; les finances publiques sont le sang qu'une sage économie, en faisant les

fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture et la vie ; les citoyens sont le corps et les membres qui font mouvoir, vivre et travailler la machine, et qu'on ne saurait blesser en aucune partie, qu'aussitôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé ».

Dans le commentaire qu'elle propose du texte de Rousseau, J. Schlanger remarque que les assignations (« le pouvoir souverain représente la tête ») sont d'autant plus péremptoires que la physiologie est plus précise. Puis elle s'interroge sur la fonction de cette métaphore : elle permet à Rousseau de refuser une autre assimilation analogique, celle de la société politique et de la famille ; elle lui rend possible d'aborder le problème de la moralité en fonction d'une volonté générale qui, comme l'unité organique soutient l'être moral, fait tenir ensemble le corps politique et justifie l'éducation des citoyens. Il est remarquable que Rousseau, dans la suite de son article, fasse précisément appel à la notion psychologique d'un moi commun : « La vie de l'un et de l'autre [corps politique et corps vivant] est le *moi* commun au tout, la sensibilité réciproque et la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, et les parties contiguës à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtaposition ? L'homme est mort, ou l'Etat est dissous. Le corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté ; et cette volonté générale [...] est la source des lois [...] la règle du juste et de l'injuste [...] ».

On perçoit ici plus clairement la fonction de l'analogie du corps humain. Son rôle d'ouverture et de transition rend compte de ce qu'elle se borne à « être posée sans être exploitée et sans déterminer aucun développement ultérieur de l'argumentation », note J. Schlanger (1971, p. 136). Mais sa fonction d'écran est tout aussi remarquable.

La critique de la métaphore biologique du groupe comme corps a été menée depuis longtemps déjà par R.D. Laing et A. Esterson (1964). Si l'on peut admettre que, d'un point de vue phénoménologique, le groupe peut être ressenti par ses membres comme un corps, maintenir que, ontologiquement, le groupe est un organisme est une erreur grave : « Le groupe, la famille, voire la société en général, est alors une sorte d'hyperorganisme qui a sa physiologie et sa pathologie et qui peut être sain ou malade. On en arrive à un panclinisme, pour ainsi dire, qui est plus un système de valeurs qu'un instrument de la connaissance [...] le groupe n'est pas à l'individu ce qu'est le tout à la partie ou l'hyperorganisme à l'organisme »<sup>7</sup>. Au lieu d'ouvrir, la métaphore obture le champ de l'imaginaire.

7. R.D. Laing ; A. Esterson (1964), *L'équilibre mental, la folie et la famille*, Paris, François Maspéro, 1971.

Même dérive chez Rousseau : l'idée que l'unité de l'Etat est celle d'un être moral est comme telle totalisante, et l'unité d'un moi commun est bien cette idée de totalité comme interdépendance des parties internes en son sein<sup>8</sup>. Cependant, souligne J. Schlanger, « les diverses correspondances anatomiques ne constituent qu'une écume de premier plan ». Chez Rousseau, qui a le sentiment d'énoncer une banalité (« une comparaison commune et peu exacte, dit-il, mais propre à me faire mieux entendre »), une telle analogie est accidentelle. En fait la comparaison brouille ; elle est source de malentendu et d'interprétation, et en définitive, « il n'était peut-être pas nécessaire de passer par l'image d'un organisme corporel pour présenter l'idée d'un tout moral » (Schlanger, 1971, p. 135).

Mon analyse est sur ce point différente dans la mesure où il s'agit de comprendre comment et sur quels modèles les formations psychiques se représentent et se constituent, comment elles se projettent sur des formations extérieures en empruntant à ces modèles internes.

La métaphore du corps social doté d'un moi commun rend compte de la réalité psychique lorsqu'elle articule, en un projet d'unité imaginaire, les deux appuis vitaux du Moi : le corps et le groupe. Elle rend compte d'une connaissance des dérives psychiques qui constituent, à partir de l'image du corps et de l'image du groupe, les instances idéales et surmoïques, les unes et les autres étayées sur l'expérience du corps et du groupe.

C'est pourquoi les diverses correspondances anatomiques, loin d'être de surface, et quoi qu'en dise Rousseau en orientant l'analogie sur son versant pédagogique, sont au contraire l'expression d'une connaissance intuitive des rapports *psychiques* fondamentaux entre deux structures correspondantes complémentaires et antagonistes. L'imaginaire du corps est une ressource constante pour assurer le ciment fantasmatique du « corps » social, pour tenter d'exprimer la cohérence, l'unité et l'indivision, pour « organiser » les agencements d'un fonctionnement, les régulations internes et solidaires, les relations avec l'environnement. Une telle formulation permet de se repérer dans une image.

Cette connaissance fondamentale est celle de l'identification. Il était « nécessaire de passer par l'image d'un organisme corporel pour présenter l'idée d'un tout moral » : c'est cette image que Freud propose pour dire la désagrégation de l'Armée ; qu'Holopherne soit décapité par Judith, les soldats perdent la tête et leur chef. L'idéal du Moi commun s'ancre sur la constitution spéculaire du corps unifié, restauré en sa puissance phallique. C'est toujours par ce moyen que

---

8. Sur la conception anthropomorphique de la société chez Rousseau et Durkheim, et les dérives totalitaires de ces conceptions, cf. le *Kant* de Julien Benda, Genève-Paris, Editions des trois Collines, 1948, pp. 29-31.

s'exerce l'effet de l'Idéal : par le rappel de la menace de la séparation, du décollement, du morcellement.

Méconnaissance donc, aussi, de l'identification. Méconnaissance non seulement de la division fondamentale, mais *des* divisions et des écarts. La fonction de l'image du corps est autant de calmer les angoisses du morcellement et du clivage que de faire écran à la division foncière du sujet.

La métaphore du « corps moral collectif » conduit, dans la pensée de Rousseau comme dans toutes celles qui y ont recours, à des ambiguïtés et à des réductionnismes que soulignent aussi bien Laing et Esterson que Schlangier. Ce sont les dérives vers la psychologisation : ainsi Rousseau ajoute à l'existence et à la vie du corps collectif politique, le mouvement et la volonté ; la distinction entre la force et la volonté fournit le paradigme concret de la séparation du législatif et de l'exécutif. D'un autre côté, la dérive naturaliste permet de parler de la meilleure taille de l'Etat en référence à la norme de la stature humaine, de sa santé plus ou moins robuste, de sa longévité. Ces dérives révèlent, greffée dans la métaphore, l'image d'un corps fragile et périssable que le transfert dans un corps plus vaste, celui du groupe, rendrait immortel, omnipotent, incastrable.

## Bibliographie

- ANZIEU, D. 1966. « Etudes psychanalytiques des groupes réels ». *Les temps modernes*. 242, pp. 56-73.
- ANZIEU, D. 1974. « Le moi-peau ». *Nouvelle revue de psychanalyse*. 9, pp. 195-208.
- BENDA, J. 1948. *Kant*. Genève-Paris, Editions des trois Collines.
- BEPOIX, M. 1979. « Une forme d'expression artistique, le tatouage. Art populaire pour singuliers ». Thèse de doctorat de troisième cycle, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- DUHAMEL, G. 1937. *Le désert de Bièvres*. Paris, Mercure de France.
- FREUD, S. 1921. « Massenpsychologie und Ich-Analyse ». *G.-W.* XIII, pp. 71-161. [Traduction française « Psychologie des foules et analyse du Moi ». *Dans : Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1951, nouvelle traduction, 1981, pp. 117-217.]
- GIONO, J. 1929. *Colline*. Paris, Gallimard.
- GRODDECK, G. 1933. « Du ventre humain et de son âme ». *Nouvelle revue de psychanalyse*. 1971, 3, pp. 216-247.
- HERMANN, I. 1972. *L'instinct filial*. Paris, Denoël.
- KAËS, R. 1976. *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*. Paris, Dunod.
- KAËS, R. 1984. « Le conte et le groupe ». *Dans : Kaës, R. et al. Contes et divans*. Paris, Dunod.
- KAËS, R. 1985. « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupe ». *Dans : Penser la famille*. Actes des journées d'étude du COR, 21-22 septembre 1984, hôpital J. Imbert, Arles.

- KAËS, R. 1988. « La diffraction des groupes internes ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 11, pp. 169-174.
- KAËS, R. 1988. « Le groupe baroque. Ensemble vide et figures de l'excès ». *Dans* : Court, R. ; Beetschen, A. et al. *L'effet trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse*. Paris, Dunod, pp. 123-146.
- KAËS, R. 1993. *Le groupe et le sujet du groupe. Éléments pour une théorie psychanalytique des groupes*. Paris, Dunod.
- KAËS, R. 1993. « Essais de présentation d'un groupe interne : "Un groupe dans le gosier" ». *Dans* : *Objets et sujets du groupe*. Actes des journées d'études du COR, 3-4 avril 1993, pp. 201-212.
- KAËS, R. 1996. « Une utopie hospitalière ». *Adolescence*, 27, pp. 11-24.
- LAING, R.D. ; ESTERSON, A. 1964. *L'équilibre mental, la folie et la famille*. Paris, Librairie François Maspéro, 1971.
- LEWINTER, R. 1971. « Présentation de Georg Groddeck : Du ventre humain et de son âme ». *Nouvelle revue de psychanalyse*, 3, pp. 211-216.
- MERLE, R. 1962. *L'île*. Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, M. 1964. *L'œil et l'esprit*. Paris, Gallimard.
- MISSEARD, A. 1976. « Du narcissisme dans les groupes ». *Dans* : Kaës, R. et al. *Le travail psychanalytique dans les groupes. 2 : Les voies de l'élaboration*. Paris, Dunod, 1982.
- PANKOW, G. 1956. *Structuration dynamique dans la schizophrénie. Contribution à une psychothérapie analytique de l'expérience psychotique du monde*. Huber, Bern.
- PANKOW, G. 1969. *L'homme et sa psychose*. Paris, Aubier-Montaigne.
- PANKOW, G. 1972. « La dynamique de l'espace et le temps vécu ». *Critique*, 297, pp. 163-182.
- PONS, M. 1967. *Rosa*. Paris, Denoël.
- SCHLANGER, J.E. 1971. *Les métaphores de l'organisme*. Paris, Librairie philosophique Vrin.